

III Celui à qui l'on fait croire est-il passif, n'est-il pas actif ?

Le libellé du programme semble afficher une dichotomie entre un agent qui fait croire et un patient qui croit. De fait, spontanément, par compassion, on se place du point de vue de celui qui subit, qui apparaît comme une victime passive. C'est peut-être aussi par identification, tant nous sommes aussi manipulés dans la vie politique, la société par des techniques de propagande, de démagogie, de populisme en politique, mais aussi influencés par la publicité, les médias, les influenceurs. Ne peut-on cependant avec un peu plus de recul et d'objectivité examiner le processus de la croyance ?

A. Un besoin de croire, une tendance anthropologique (sans dupeur ni dupé)

1♦ Besoin pour l'action, dimension pratique...

Il y a production de croyance parce qu'il y a toujours eu besoin de croyances.

Celles-ci sont d'ailleurs parfois conscientes.

ex 1 : Hans **Vaihinger** (1852-1933) : *Philosophie du comme si* (1911)

« [ce titre] m'a semblé exprimer de manière plus convaincante que tout autre titre possible » le point de vue selon lequel « l'apparence, le consciemment-faux, joue un rôle énorme dans la science, dans la philosophie et dans la vie ». Il passe en revue un grand nombre de types de fictions étayant des théories dont découlent des pratiques, dans les domaines scientifiques (concepts fictionnels en mathématiques et physiques comme le point, la notion d'espace vide, la ligne comme ensemble de points, les nombres négatifs, irrationnels, imaginaires, l'atome) juridiques (adoption, principe "Nul n'est censé ignorer la loi", idée de liberté, idée que les citoyens adhèrent implicitement à un contrat social), économiques (on pourrait évoquer la fiction que la monnaie a une valeur depuis l'abandon de l'étalon-or au moment des guerres mondiales), psychologiques, éthiques, religieux ('Dieu' 'l'immortalité' pour lui, pourtant moteurs puissants de l'énergie morale). Les fictions sont certes théoriquement *acceptables*, en raison des bénéfices théoriques et pratiques qu'elles engendrent, mais Vaihinger refuse absolument de faire coïncider les normes de l'acceptabilité et celles de la vérité. Vous le comprendrez peut-être par ses exemples mathématiques "La subtilité des mathématiques consiste précisément à calculer avec des symboles dénués de signification (tels que le 0) en faisant comme si il s'agissait de véritables nombres" (il prend aussi l'exemple du cercle "qu'on considère comme une ellipse dont les foyers ont pour distance 0", l'idée d'une distance 0 est contradictoire mais utile).

Il n'y aurait alors pas toujours de manipulation, si on se dispose à croire, c'est parce qu'on cherche une série d'effets bénéfiques dans le réel.

Nous ne pouvons pas démontrer que le chauffeur du bus va nous emmener à destination, pour autant ce n'est pas une simple convention : besoin quotidien de croyances pour l'action.

2♦ ... notamment collective

Nous évoquons avec Michel de Certeau la crise des institutions du croire (religieuses, politiques) qui étaient facteur de cohésion sociale en faisant croire, en cherchant à obtenir l'assentiment pour éviter de n'utiliser que la force. Or l'époque moderne produit du croire sans institutionnalisation politique ou religieuse. L'affaiblissement du croire en la politique/en la religion s'accompagne d'un **renforcement du croire en d'autres objets** (moins bénéfiques ? moins rationnels ?). Importance du groupe social, on peut même imaginer que certains fassent semblant d'adhérer à des idéaux/valeurs/croyances pour avoir **un sentiment d'appartenance, s'insérer** dans une communauté, une famille, une confrérie etc.

3 ♦ Besoin de faire confiance à des institutions, des personnes, à soi-même !

Certes, le verbe croire connote souvent la crédulité condamnable, mais il existe d'autres sens du verbe « croire », qui ont des connotations plus positives parce qu'ils ne sont pas de simples jugements incertains mais impliquent une relation interpersonnelle affective avec une personne ou un idéal. Lorsque le verbe croire est employé avec un nom de personne en complément d'objet direct, dans l'expression « croire quelqu'un » ou « croire Paul », il signifie « attacher une valeur de vérité » à ce que dit l'autre, faire confiance à ce que dit l'autre. Lorsque le verbe « croire » a un complément d'objet introduit par la préposition « en », il implique aussi généralement un investissement affectif et moral du sujet. *Croire en quelqu'un* signifie estimer, avoir confiance et soutenir quelqu'un. *Croire en Dieu* ne signifie pas seulement croire en l'existence de Dieu mais aussi l'aimer et avoir confiance en Lui. Cette forme du verbe s'emploie aussi à propos de valeurs morales ou politiques soutenues par un sujet : *croire en la fraternité humaine, croire en la justice...* Employée avec ce type de compléments, l'expression « faire croire » peut avoir des connotations plus positives et avoir le sens d' « aider à faire confiance » : « *il m'a fait croire en moi* » (il m'a aidé(e) à croire en moi-même) ou « *il m'a fait croire en l'amour* » : il m'a aidé à croire que l'amour était beau et en valait la peine. **Dans ces derniers cas, on voit bien que la personne qui fait croire n'est pas la seule à agir, que ce qui est en jeu n'a rien à voir avec le rapport de force ni la manipulation.**

Mme de Rosemonde, Mme de Volanges et Mme de Tourvel ont envie de croire à l'amour, au mariage, au rôle des mères dans l'éducation, à tout un système de valeurs valorisant la vertu et condamnant les débauchés qui pour elles donne sens à l'existence, surtout en cette fin de siècle où l'aristocratie devient libertine (machiavéliquement, Mme de Merteuil fait croire qu'elle partage ce système de croyances : "je ne conçois point comment un goût qu'un moment voit naître et qu'un autre voit mourir, peut avoir plus de force que les principes inaltérables de pudeur, d'honnêteté et de modestie" (lettre CIV, p. 339)

"Philippe : Je crois à tout ce que tu appelles des rêves ; je crois à la vertu, à la pudeur et à la liberté" (III, 3, p. 130)

B. Céder à la facilité. Quand croire arrange bien le crédule

1♦ calmer ses craintes, flatter ses espoirs

- la religion comme réponse à une peur (de la colère des dieux) ou un désir de joie. ex : "C'est la crainte, dit Lucrèce [I^e s. ap. J-C, disciple d'Epicure], qui la première a créé les dieux ; et nous trouvons, à toutes les époques de l'histoire, des confirmations éclatantes de cet antique aphorisme. Mais non moins frappant dans l'histoire religieuse est le rôle joué par la joie" (William James, *L'Expérience religieuse, Essai de psychologie descriptive* [1906], lecture non religieuse)

- se mentir à soi-même comme stratégie tranquillisante : Pierre Strozzi essaie de se faire croire qu'il peut prendre la tête d'une conjuration de Républicains pour renverser le duc et redonner à Florence une atmosphère respirable ("je ne saurais vivre un quart d'heure tranquille dans cet air empoisonné", III, 2, p. 112).

2♦ accomplir ses désirs

- **Publicité** toute publicité mensongère est interdite. Cependant elle fait croire que le produit proposé est le meilleur par un déplacement ou des associations de significations. Elle travaille sur l'imaginaire qui entoure l'objet pour déclencher l'acte d'achat. Cet objet est devenu un mythe -*Mythologies*, de R. Barthes. Acheter des pâtes Panzani, c'est acheter de l'italianité. Acheter une crème cosmétique, c'est nourrir sa peau en profondeur, alors que la superficialité de l'apparence était connoté comme légère. etc. La langue du marketing associe tel steak au bonheur familial, assimile certains objets à des signes extérieurs de richesse (Jean Baudrillard, *Le Système des objets*). Or je peux me laisser prendre à ce jeu, en flattant ces désirs, parce que ces illusions jouent sur mes intérêts, mon narcissisme ou bien cultiver d'autres désirs d'authenticité et de liberté.

Mais il est vrai que le travail sur l'inconscient et les messages subliminaux remet en question l'idée de consommateurs libres et responsables. Voir la transformation de l'opinion américaine sur la cigarette, vendue dans les années

1920 comme un accessoire enviable pour femme libre et séduisante (cf. Edward Bernays [neveu de Freud], *Propaganda*, 1928 -> dimension politique de la manipulation des opinions)

- Prévan a voulu croire qu'il était capable de séduire la marquise de Merteuil, il passe pour fat.

3♦ proposer une apparence de rationalité facile

Délire interprétatif, désir de **finalisme** qui mène à **superstition** (ex : pourquoi avons-nous des caractères différents ? ► superstitions astrologiques ? etc.)

Baruch Spinoza fustige l'interprétation de certains phénomènes naturels.

"n'ayant rien pu apprendre sur le caractère de ces puissances, ils en ont jugé par leur propre caractère ; d'où ils ont été amenés à croire que si les dieux règlent tout pour l'usage des hommes, c'est afin de se les attacher et d'en recevoir les plus grands honneurs ; et chacun dès lors a inventé, suivant son caractère, des moyens divers d'honorer Dieu, afin d'obtenir que Dieu l'aimât d'un amour de prédilection, et fût servir la nature entière à la satisfaction de ses aveugles désirs et de sa cupidité insatiable. Voilà donc comment ce préjugé s'est tourné en superstition et a jeté dans les âmes de profondes racines, et c'est ce qui a produit cette tendance universelle à concevoir des causes finales et à les rechercher. Mais tous ces efforts pour montrer que la nature ne fait rien en vain, c'est-à-dire rien d'inutile aux hommes, n'ont abouti qu'à un résultat, c'est de montrer que la nature et les dieux et les hommes sont privés de raison. Et voyez, je vous prie, où les choses en sont venues ! Au milieu de ce grand nombre d'objets utiles que nous fournit la nature, les hommes ont dû rencontrer aussi un assez bon nombre de choses nuisibles, comme les tempêtes, les tremblements de terre, les maladies, etc. Comment les expliquer ? Ils ont pensé que c'étaient là des effets de la colère des dieux, provoquée par les injustices des hommes ou par leur négligence à remplir les devoirs du culte. C'est en vain que l'expérience protestait chaque jour, en leur montrant, par une infinité d'exemples, que les dévots et les impies ont également en partage les bienfaits de la nature et ses rigueurs, rien n'a pu arracher de leurs âmes ce préjugé invétéré"

Le **complotisme** repose souvent sur des **court-circuits**, parce qu'on cherche des explications rationnelles faciles. C'est moins coûteux sur le **plan cognitif** de limiter le nombre de facteurs et **de trouver un coupable**, un puissant à la volonté cachée. La réalité est souvent complexe, avec une part de hasard, de coïncidence, négligence, d'incompétences et de multiples facteurs (ex sur la mauvaise gestion du Covid en France..., ex sur les attentats du 11 septembre 2001, l'administration Bush aurait laissé faire voire aurait été l'instigatrice ! alors que revendiqué par Al-Qaïda en la personne de Ben Laden).

Certains n'admettent aucun **hasard**, aucune place à **l'erreur**, tout leur est **nécessité**. Complicité avec la croyance si nous sommes soulagés d'avoir une explication, sans l'effort âpre de connaissance réelle, ou sans affronter un certain mystère du mal qui résiste à nos explications. Or il est **pénible** de chercher la vérité et parfois même encore plus de l'admettre. Il y a « des vérités très malvenues » (Arendt, VP, p. 332)

- texte de Kant "Qu'est-ce que les Lumières ?" paresse et lâcheté de ceux qui se reposent sur des tuteurs sans avoir le courage de penser par eux-mêmes.

- Platon et Augustin d'Hippone : idée que la vérité n'est pas systématiquement la bienvenue (vs Descartes où contre l'erreur il suffit de faire des démonstrations claires et distinctes)

Lorenzo n'arrive plus à concilier son idée du bien avec son expérience, mais peut-être qu'il cherche une solution trop facile et que c'est pour cela qu'il veut faire croire à Philippe que l'idéal politique est mort, ce à quoi Philippe esquisse une réponse ("Le mal existe, mais non pas sans le bien ; comme l'ombre existe, mais non sans la lumière" III, 3). Il illustre un peu le « cynisme » de ceux qui ne savent plus distinguer vrai et faux à cause de lavages de cerveau décrit par Arendt (VP, p. 327).

C. La mécanique de l'autoconviction

1♦ Le trompeur pris à son propre piège, quand la maîtrise du jeu lui échappe par la mécanique du mensonge

Le simulacre impose une discipline. Edmond Dantès n'est plus vraiment lui-même, il doit se laisser conduire par les rôles d'abbé Busoni et de comte de Monte-Cristo qu'il a lui-même initialement souhaités dans le roman d'A. Dumas.

Cyrano de Bergerac est prisonnier de sa loyauté envers Christian à qui il a prêté sa voix et sa plume pour séduire Roxane, n'ose pas lui avouer sa réelle identité, sauf au seuil de sa propre mort (Edmond Rostand, 1897 : "non, non, mon cher amour, je ne vous aimais pas !" V, 5.). Certaines stars deviennent prisonnières de leur légende (Amanda Lear jouant sans cesse sur des informations divergentes).

Le masque que choisit de prendre Merteuil (lettre LXXXI, on voit que c'est un choix conscient) finit par lui coller à la peau et ne sera détruit que par la vérole qui, dit-on, la défigure à la fin du roman.

Lorenzo évidemment voit son rôle lui "colle[r] à la peau" (III, 3) " Je me suis fait à mon métier. Le vice a été pour moi un vêtement ; maintenant il est collé à ma peau. Je suis vraiment un ruffian" (III, 3, p. 133), thématique du masque pris

pour dissimuler son honnêteté et qui comme "la robe de Déjanire", s'est peut-être "profondément incorporé à [s]es fibres" (IV, 5, p. 166) - même si cela reste à l'interrogative et que Philippe est persuadé que Lorenzo pourra quitter ce rôle.

Le *storytelling* (comme on l'appellerait aujourd'hui) de la part du pouvoir, l'action de filtrer la réalité pour échafauder un scénario qui façonne l'opinion publique finit par s'étendre aux faits, falsifier la perception de la réalité elle-même selon Arendt : choix de "scénarios", parmi différentes "options"(MP, p.23)

Jouer avec la mort est dangereux. Dans le *Cligès* de Chrétien de Troyes. La fausse mort se retourne contre celle qui la met en œuvre, en l'occurrence Fénice. Ayant feint la mort pour rejoindre son amant Cligès, elle se retrouve soumise aux tortures des médecins de Salerne convoqués par l'empereur Alis, qui sont persuadés d'avoir affaire à un cas semblable à celui de la femme de Salomon (une femme qui se fait passer pour morte afin de s'enfuir avec son amant). Ils s'acharnent alors sur elle dans une véritable scène sadique, qui parodie la passion christique comme l'hagiographie (elle subit les mêmes tortures que saint Laurent). Outre la torture du plomb bouillant et les stigmates christiques qu'elle induit, elle doit subir l'annonce d'un martyr futur. Ce n'est que grâce à la pirouette narrative des onguents de la magicienne Thessala, sa nourrice, que Fénice pourra se remettre de cette tentative de faire revenir la fausse morte à la vie par des tortures sur le faux cadavre, rendu encore plus inerte par le philtre ingéré pour réaliser artificiellement le subterfuge. Dans *Cligès*, le stratagème a failli coûter la vie à celle qui l'avait initié. On peut penser à Juliette feignant la mort pour échapper au mariage avec Paris, qui finit par provoquer celle de Roméo puis se l'infliger.

2♦ L'autosuggestion

Version positive de cela pour Pascal dans le domaine religieux : plier la machine, l'esprit finira par croire, pas une simple feinte. .

Idée de "raison d'État" élaborée par Machiavel suggère que le dirigeant n'est pas libre de mentir ou non, il agit conformément à sa fonction, consolider l'État.

Arendt guetteur/sentinelle "plus un trompeur est convaincant et réussit à convaincre, plus il a de chances de croire lui-même à ses propres mensonges" (MP, p. 51) "les trompeurs ont commencé par s'illusionner eux-mêmes"(MP, p. 52), le pire selon les starlets est de se mentir à soi-même(VP, p. 324), la « tromperie de soi-même » (VP p.323). « dans des conditions pleinement démocratiques, la tromperie sans tromperie de soi est presque impossible » (VP, p.326)

Plus finement, Valmont de même. Contraint de rompre avec la Tourvel vu le rôle qu'il a toujours adopté avec Merteuil. Se surprend à croire à ses propres discours, alors qu'il n'a d'abord que feint l'amour pour faire tomber la Présidente : "je ne

sortis de ses bras que pour tomber à genoux, pour lui jurer un amour éternel ; et, il faut tout avouer, je pensais ce que je disais" (lettre CXXV, p. 408).

3. ♦ Un processus sans sujet

Conjonction de facteurs, conjoncture, concomitance d'événements peuvent par exemple susciter un « **mal du siècle** » qui fait croire qu'on ne peut plus croire en rien.

Contagion, lois de l'imitation, rumeurs façonnent cette "dictature de la majorité" dont parlait Tocqueville.

Notre époque s'est également mise à parler des biais cognitifs : des schémas de pensée trompeurs et faussement logiques par exemple dans l'urgence d'une décision à prendre ou quand il y a trop d'informations. Une forme de dysfonctionnement dans le raisonnement peut apparaître. On peut faire exprès d'introduire des biais cognitifs mais le plus souvent la marge de responsabilité est dans le fait de ne pas avoir pris le temps de réfléchir ou de hiérarchiser les informations. On peut alors prendre des décisions en fonction de mots-clés, de slogans entendus, etc. On voit ces biais à l'œuvre dans le roman *La Petite Mentreuse* : tout le monde a envie que la protagoniste continue à faire croire à son histoire parce que ce n'est pas le moment... (par intérêt idéologique ?).

« Dans certaines circonstances, le sentiment d'appartenir à une majorité peut même favoriser le faux témoignage » H. Arendt, VP, p. 310.

C'est particulièrement le cas en ce qui concerne les opinions.

« La question du nombre, mentionnée par Madison, est d'une importance particulière. Le passage de la vérité rationnelle à l'opinion implique un passage de l'homme au singulier aux hommes au pluriel, ce qui veut dire un passage d'un domaine où, selon Madison, rien ne compte sinon « le solide raisonnement » d'un esprit, à un domaine où « la force de l'opinion » est déterminée par la confiance de l'individu dans « le nombre qui est supposé entretenir les mêmes opinions » - nombre qui, soit dit en passant, n'est pas nécessairement limité à ses contemporains » Arendt, VP, p. 299

Il y a donc des raisons pour lesquelles on peut collectivement croire et faire croire sans que la passivité des uns soit opposée à la manipulation par d'autres. Cependant Arendt rappelle aussi la possibilité (et implicitement, la nécessité...) d'un « diseur de vérité » même quand « tout le monde ment sur tout ce qui est important » (VP, p. 320) : il demeure donc une liberté de se ressaisir face au monde politique si celui-ci a voulu nier un fait.

Conclusion :

Nous avons donc rencontré plusieurs dimensions du "faire croire":

- dimension sociale
(faire croire nuit-il à la confiance indispensable pour entrer en lien avec autrui ?)
- dimension politique
(faire croire est-il nécessaire ou évitable en politique ?)
- dimension morale
(tenir sciemment un discours faux, est-ce toujours pactiser avec le mal ?)

Dans ces dimensions, il **existe quatre aspects problématiques** que nous serons amenés à retravailler dans notre étude des œuvres et d'éléments transversaux :

- aspect **herméneutique** (i.e. lié à ce qui permet d'interpréter, en général plutôt des textes, de créer du **sens**) : établir les conditions de possibilité du faire croire en combinant des **signes** selon la **vraisemblance**, la **non-contradiction**
- aspect **esthétique (beau)** : faire croire peut être tout un art, mais sans pour autant être un pur jeu de dupes
- aspect **éthique (bon)** : il peut être **pervers ou immoral** de faire croire, notamment lorsqu'il s'agit du mensonge ou d'un abus d'autorité, même si d'autres défendent une position pragmatique
- aspect **heuristique (vrai)** : faire croire peut être un **chemin vers la vérité**, remettant en question l'**antagonisme** entre vérité et croyance. Le faire croire permet de rendre **sensible** une vérité, que l'on découvre plus tard de façon plus **abstraite**. L'homme n'est-il qu'un être d'illusions et d'apparences, ou la fiction et les illusions provisoires peuvent-ils le mener vers la vérité ?